



Ci-contre: un atelier en apparence ordinaire  
Page de droite: l'artiste sur les lieux du crime



# LE REPENTI

Il a inondé de faux le monde de l'art.  
John Myatt: un faussaire discret

Par Agnès Villette. Photos, Jason Oddy

## Au milieu des années 1980,

l'hebdomadaire britannique *Private Eye* publie une petite annonce anodine. On y propose des copies de tableaux célèbres. Pendant un an, celle-ci n'attire que quelques amateurs souhaitant orner les murs de leur pavillon d'une toile de maître. Mais en 1986, John Myatt, le peintre copiste, reçoit un appel d'un nouveau client, John Drewe, qui diffère des habitués par la quantité de toiles qu'il souhaite acquérir. Peu de mois s'écoulent avant que cet acheteur prolifique ne propose un marché faustien au peintre: réaliser des faux afin de les écouler dans les salles des ventes de Londres. John Drewe vient en effet de présenter chez Christie's une copie d'Albert Gleizes. Elle a fait illusion. La vénérable société de vente aux enchères

l'a évalué à plus de 25 000 £. L'inoffensif négociant peut dès lors céder la place à "la plus grande affaire de faussaire du XX<sup>e</sup> siècle". Cette affirmation émane de l'inspecteur Jonathan Searle de Scotland Yard, qui, à la tête de l'Art and Antic Squad, en a arrêté les instigateurs. Ils avaient disséminé plus de 200 faux, après avoir perverti les archives d'institutions aussi reconnues que la Tate et l'ICA.

Le binôme John Myatt-John Drewe fonctionnait parfaitement. Le premier, isolé dans la campagne du Staffordshire, peignait frénétiquement, tandis que le second, à Londres, infiltrait la jet-set des collectionneurs, des galeristes et des directeurs de musée. Il s'affairait à légitimer les faux en leur créant un pedigree plausible. Pour cela, Drewe forgea ▶



Les coulisses  
d'une imposture

## Cette escroquerie, dernière en date dans la longue histoire du plagiat, confirme que le marché de l'art ne demande qu'à être abusé

ajoutait un gel lubrifiant, *KY jelly*, habituellement réservé à des usages plus prosaïques. Les toiles étaient produites à un rythme rapide, six semaines pour réaliser un Monet, un Miró, un Bissière, quelques heures seulement pour un dessin de Giacometti ou de Matisse. Les toiles étaient ensuite échangées à Londres, dans un pub proche de la gare de Euston, contre une enveloppe kraft bourrée de billets. La précipitation qui s'emparait progressivement de John Drewe amena les compères à commettre de nombreux impairs et à proposer des faux parfois médiocres à Christie's et Sotheby's, qui les éparpillèrent sans sourciller aux quatre coins de la planète. Aussi invraisemblable que puisse paraître cette escroquerie, dernière en date dans la longue histoire du plagiat, elle confirme que le marché de l'art ne demande qu'à être abusé. De David Stein à Van Meegeren et Elmyr de Hory, tous les grands faussaires de l'histoire ressassent le même adage : sans marché de l'art pas de faux ! Les cotes souvent exorbitantes de certains artistes constituent de fructueux placements financiers qui stimulent une demande exponentielle. Dès lors, la tentation est grande de produire des faux destinés aux collectionneurs et autres spéculateurs. Ce système est seulement tributaire de l'authentification promulguée par une caste grandissante d'experts. C'est en s'engouffrant dans cette brèche que les grands faussaires du XX<sup>e</sup> siècle ont pu aisément œuvrer. Comme l'énonçait Elmyr de Hory, cité par Orson Welles dans son dernier film, *Vérités et Mensonges* : "Les experts sont nos oracles modernes." Vingt-cinq ans avant Myatt et Drewe, il dénonçait le mythe de leur infaillibilité, exposant l'avidité des musées et des salles des ventes. Car l'imposture est avant tout celle du marché, et l'arbitraire profond celui d'un négoce basé sur la valeur financière plutôt qu'artistique. Si le plagiaire épouse la cupidité du système en place, il souligne surtout la légèreté des experts censés en régir les lois. "Je pensais, s'exclame John Myatt, que s'ils étaient suffisamment stupides pour ne pas voir que ces toiles étaient peintes avec de l'émulsion, cela m'ôtait toute responsabilité."

Le peintre vit aujourd'hui dans le même cottage perdu aux confins de la campagne anglaise où il officiait autrefois. Une maison de brique qui respire la banalité, un air de respectabilité décliné sagement dans la décoration très *middle class* d'un intérieur confortable. Les murs sont toutefois couverts de toiles, quelques faux invendus et des portraits de sa femme et de son chien traités à la manière flamande. Plus étrange : les toilettes exhibent deux actes de vente mis sous verre, aux sommes rondelettes, dûment timbrés et paraphés par Christie's. Au premier étage, dans le couloir, des croquis et dessins de compagnons de cellule rappellent que John Myatt fut condamné à passer un an à la prison de Brixton, peine commuée en quatre mois fermes pour bonne conduite. Immanquablement, les faussaires fascinent. Mais le charme de John Myatt n'a rien de flamboyant. Il se nourrit plutôt d'une sourde résistance à divulguer la complexité de ses motifs. Dans l'espace modeste de son atelier, les toiles entassées le long des murs, à même le sol, retracent dans le désordre l'histoire de l'art des deux derniers siècles. Les copies de Miró, Dufy, Nicholson, Picasso, Monet ou Dubuffet attendent patiemment de trouver un acheteur. Mais le faussaire reconverti vend désormais ses faux en toute légalité *via* sa petite entreprise, *Genuine Fakes*. Les commandes arrivent par courriels, le plus souvent des États-Unis, où les impressionnistes sont toujours à l'honneur. Et certaines demandes surprennent. Comme cette nature morte de Braque, commandée par un magnat américain de boissons gazeuses, au milieu de laquelle trône, incongrue, une bouteille de soda. Des œuvres nouvelles qui, à la différence des faux ayant défrayé la chronique, comportent une puce insérée dans le canevas de la toile.

C'est dans ce même atelier, que John Myatt passait ses nuits à peindre d'innombrables copies dont la trace s'est perdue. Pendant dix ans, aucun soupçon ne va ralentir son activité. L'offre de John Drewe était d'autant plus irrésistible que John Myatt était à l'époque le père célibataire de deux enfants en bas âge. Il évoque les nuits passées devant le chevalet, pendant que ses enfants dormaient. ►

des certificats authentifiant les toiles en détournant plusieurs catalogues d'exposition conservés à l'ICA ou à la Tate. Les archivistes furent doublement bernés par la respectabilité du faussaire, qui se faisait passer pour un professeur de Physique, amateur d'art pourvu d'impeccables lettres de recommandation, et par sa tactique qui ne consistait pas à voler des documents mais à enrichir de nouvelles entrées les archives existantes. Sa technique du copier-coller frisait la perfection ; des lettres à en-tête, des certificats émanant des familles des peintres, des légendes accompagnées de photos anciennes s'intercalèrent dans des catalogues d'expositions produits autrefois par des galeries désormais défuntes. L'histoire picturale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

fut ainsi partiellement retouchée par ce grand mythomane... Pendant dix ans, la productive collaboration ne fut freinée que par de rares doutes, vite balayés par un marché de l'art trop occupé à se développer pour se perdre en conjectures. Deux cents toiles furent ainsi écoulées ; quelque 80 ont été identifiées et détruites, les autres continuent de circuler de ventes en collectionneurs, consolidant avec le temps leur légitimité.

"*La vie est un roman*", écrivait Kundera. Et, de *facto*, l'escroquerie de ce couple inspiré ressemble plus à une manipulation situationniste qu'à une entreprise criminelle. Toutes les toiles étaient peintes avec de l'émulsion, sans recours à la peinture à l'huile ; pour obtenir la consistance adéquate, John Myatt

## Pragmatique, John Myatt prépare une exposition à Londres pour la confédération du barreau

"Les quatre premières années, je n'ai pas trop réfléchi à ce que je faisais. C'est seulement plus tard que la dimension criminelle s'est imposée." Mais, comme dans toute fable moderne, il était trop tard. "J'étais l'homme qui en savait trop", dit-il. Dans ce dispositif bicéphale, l'éloignement géographique fonctionnait à plein, "J'emmenais les toiles à Londres, Drewe prenait en charge tout le reste." Le choix de l'émulsion et du gel relève presque du canular. Le caractère contemporain des matériaux utilisés échappa pourtant aux experts. John Drewe imposa de surcroît à certaines toiles un traitement rudimentaire, avec de la poussière et un aspirateur pour les vieillir prématurément. John Myatt souligne une évidence: "Le marché de l'art repose sur la confiance." Lorsque les œuvres étaient accompagnées de certificats, qui en cas de vérification étaient étayés par des faux originaux insérés dans les archives, le stratagème était imparable. "Rares sont les experts qui ont repéré qu'il s'agissait de faux. Lisa Palmer à la tête de la Fondation Giacometti à New York était de ceux-là." Amusé, John Myatt concède que deux toiles trompèrent tout de même son œil aguerri. Quant aux experts britanniques, "ils étaient tout simplement mauvais." L'essor du marché de l'art atténuait encore les derniers scrupules. C'est ainsi qu'aujourd'hui, sur l'ensemble des œuvres en circulation, la proportion de faux est, semble-t-il, considérable. Certains peintres sont plus concernés que d'autres, comme Giacometti qui atteindrait le chiffre record de 60%. Les veuves de Chagall et de Modigliani n'hésitaient pas à vendre des certificats d'authentification; quant à Dalí, il signait sur son lit de mort des blancs seings pour de futures lithographies. Un dispositif qui est d'autant plus fragile, comme le souligne Myatt, lorsque les toiles sont inégales. "Tous les Picasso ne sont pas des chefs-d'œuvre... Ce qui rend la distinction délicate entre un Picasso médiocre et un excellent faux." De Hory allait encore plus loin en affirmant qu'une toile devient incontestable "quant elle a été accrochée suffisamment longtemps aux cimaises d'un musée."

John Myatt s'est attelé à copier la série des soleils levants sur la Seine de Monet, des toiles impossibles à réunir dans un même lieu, sauf dans cet atelier du Staffordshire. "Les Impressionnistes n'ont jamais masqué

leur technique, explique-t-il. J'aime cet aspect du travail de copiste qui consiste à comprendre la toile, comme un apprenti enrichissant sa formation artistique." Si la dimension visuelle domine, il la complète par la lecture. Notamment celle de "biographies qui abordent la vie privée des peintres au moment où ils réalisaient la toile." Enfin, dans cet univers de la duplication, intervient pour la première fois l'original. "Si je peux le voir dans les galeries de Manchester ou de Liverpool, je prends ma voiture, je me place devant un tableau et je le regarde jusqu'à m'en faire une impression mentale. Je rentre et je me mets au travail." Seul regret: John Myatt, rejoignant en cela les préoccupations de tout peintre, pense "avoir laissé passer trop de mauvais plagiats."

Cet univers digne de Faust l'exige: c'est par le feu que les toiles douteuses doivent disparaître. Dans le film de Welles, les Matisse et les Picasso achèvent leur parcours dans une cheminée d'Ibiza. Les faux Bissière offerts à la Tate Gallery ont connu la même fin... après avoir failli être accrochés. "Je venais juste de les peindre. Je savais qu'ils n'étaient pas très bons." Drewe jouait au grand seigneur pour mieux accéder aux archives du musée. "J'étais dans une colère noire. J'ai réussi à le convaincre de les reprendre; nous devenions ridicules." Une version différente avance que la Tate n'était pas convaincue par leur qualité, une autre que les toiles n'étaient pas encore sèches. Quoi qu'il en soit, 20 000 £ furent offerts en remplacement des toiles. Somme qui, ironiquement, permit d'accélérer la constitution du catalogue raisonné des œuvres. Une manière pour Drewe de s'y impliquer plus avant...

Il s'écoula une année entre la fin de la collaboration des deux hommes et la découverte de leur supercherie. "J'ai vraiment cru que personne n'en saurait jamais rien. J'avais pensé rédiger un testament révélant la vérité", précise le peintre. L'arrestation de Drewe, trahi par sa femme, entraînera celle de Myatt. Celle-ci se déroule sans effusion, au petit matin, alors qu'il s'apprêtait à conduire son fils à l'école. Mais John Drewe, remis en liberté sous caution, s'éclipse aussitôt. Il faudra plusieurs mois à la police pour retrouver sa trace. Il s'est inventé un système de défense surprenant, une sorte de théorie du complot, où la vente de faux n'aurait eu pour but que de



Un savoir-faire qui a trompé les meilleurs experts

financer des livraisons d'armes dans les Balkans, avec l'aval des services secrets britanniques et le concours du Mossad. "Sa bibliothèque était remplie de livres d'espionnage", ajoute John Myatt. Le procès dura six mois et donna lieu à des coups de théâtre spectaculaires, comme l'arrêt cardiaque feint de John Drewe ou le limogage de son avocat au second jour. Il décida alors de mener sa défense seul. Un calcul qui lui valut six ans de prison. Plus étonnant encore, alors que John Drewe maintient toujours la version du complot, toutes les archives du jugement ont été perdues. L'effacement est total. Il ne reste que des versions contradictoires, deux mémoires discordantes, un projet de film à Hollywood et des faux qui s'accumulent dans un cottage du

Staffordshire. La vérité achève définitivement d'être vraisemblable lorsqu'on apprend que John Myatt reçut sa première commande dès sa sortie de prison: elle venait de l'inspecteur Searle; celui qui l'avait arrêté. "Nous sommes devenus amis, je lui ai donné un faux Ben Nicholson, il m'a donné une lithographie originale." Pragmatique, il prépare une exposition à Londres pour la confédération du barreau.

On raconte que Picasso refusa à trois reprises de reconnaître des toiles qu'il avait apparemment signées. Chaque fois, il affirmait que c'était des faux. Quelqu'un lui rétorqua qu'on l'avait vu peindre ces mêmes toiles. "Je peux peindre des faux Picasso comme n'importe qui d'autre", répliqua-t-il.

[www.johnmyatt.com](http://www.johnmyatt.com)